

ETC



Âme

Jean-Sébastien Huot, *Âme*, Yves Le Roux Art contemporain. Du 17 septembre au 17 octobre 1992

André-L. Paré

Number 21, February–May 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/36043ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

0835-7641 (print)

1923-3205 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Paré, A.-L. (1993). Review of [*Âme* / Jean-Sébastien Huot, *Âme*, Yves Le Roux Art contemporain. Du 17 septembre au 17 octobre 1992]. *ETC*, (21), 46–47.

MONTRÉAL

ÂME

Jean-Sébastien Huot, *Âme*, Yves Le Roux Art contemporain. Du 17 septembre au 17 octobre 1992

Il y a des poètes qui éprouvent la nécessité d'intervenir différemment dans le champ de la création. Il y a des poètes qui poétisent autrement qu'avec les mots, qui vont autrement à leur rencontre. C'est le cas de Jean-Sébastien Huot. Jeune poète de la génération des années 90, JSH s'adonne aussi aux arts visuels. Plus particulièrement, au dessin et à la peinture. C'est toutefois en poète que JSH peint. Son style, sa marque, son énergie proviennent de son élan poétique. Ils surgissent du même souffle.

Souffle se dit en grec ancien *psukhê*. L'équivalent français pour ce mot est « âme ». *ÂME* est aussi le titre de sa dernière exposition. Pourquoi *âme* ? De toute évidence, ce mot a une longue tradition dans les différents vocabulaires de la culture occidentale. Il bénéficie d'une épaisseur sémantique considérable traversant différents champs discursifs telles la religion, la philosophie et la science. Mais dans la bouche d'un poète, qu'est-ce encore que le mot âme sinon ce qu'il doit être, c'est-à-dire une métaphore ? Celle qui circule à travers l'ensemble des tableaux et dessins exposés et qui s'incarne en tant que signe visible d'un désir invisible. Celle qui, énigme par excellence, évoque le tout proche et le lointain. Celle qui ravive, enfin, dans la solitude et le secret, le souffle nécessaire dans ce monde de la fin.

Justement, un ensemble de petits tableaux (30 cm x 15 cm environ) est, sur un mur, assemblé en forme de pyramide. Le mot *âme*, écrit directement sur le mur, lui sert de sommet. La pyramide est bien sûr le tombeau de l'âme. La demeure de l'âme. Là où elle vit. Elle pourrait bien, comme certaines philosophies et religions le prétendent, vouloir s'en évader, elle y est pourtant pour rester, car c'est le corps qui la rend visible, tout comme c'est l'âme qui éclaire le corps, l'illumine, le soulève. Et voilà que sur certains tableaux, où au premier coup d'œil les corps semblent crucifiés, apparaissent certains personnages bras levés au bout desquels se trouvent des haltères. Ces personnages, paradoxalement, donnent alors l'impression de monter vers le haut, aspirés par les lettres A-M-E. Mais, s'il y a un haut, il y a aussi un bas. C'est pourquoi, d'autres tableaux montrent des croix bien ancrées dans la terre. Sur l'un de ces tableaux se trouve un nom, celui de Enrico Fermi, responsable parmi d'autres de la fabrication des premiers réacteurs nucléaires. Devant cette dynamique haut/bas, devant cet ensemble fragmenté où le mot *âme* donne le ton, le regard du spectateur/lecteur réfléchit.

L'âme est aussi ailleurs. Par exemple, dans ce rassemblement de dessins dans lesquels on rencontre de petits personnages simplement esquissés en leurs traits

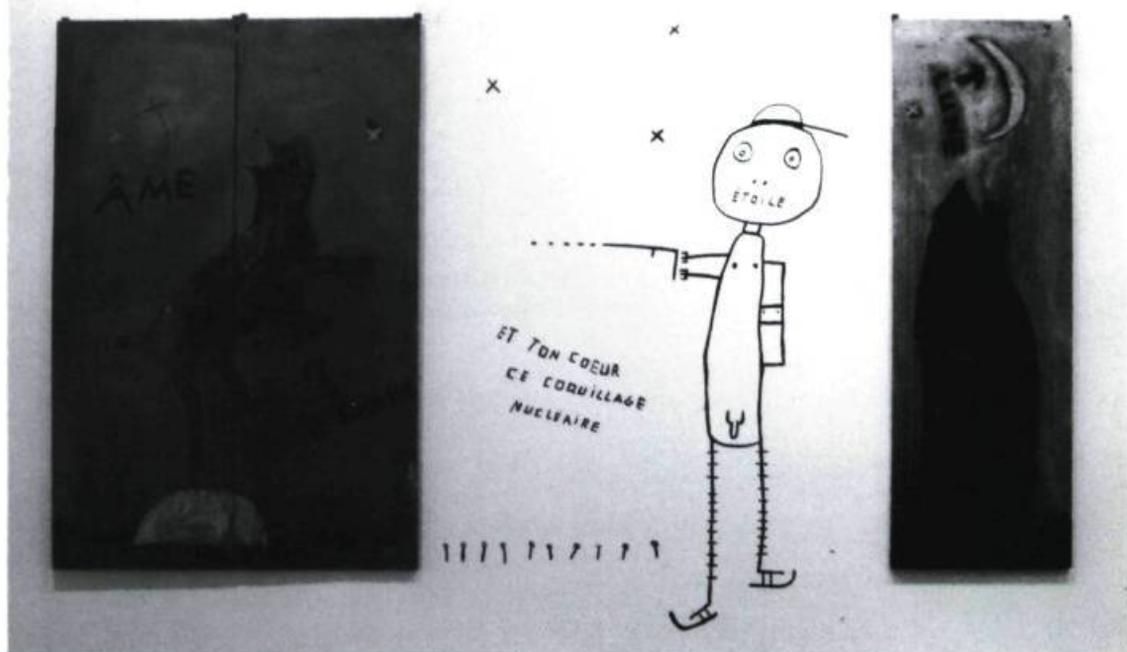


Jean-Sébastien Huot, *Âme*, 1992. Huile, collage et feutre sur bois ; env. 30 x 15 cm.

Photo : François Desautels

rudimentaires. Des lignes plus ou moins droites pour souligner les bras et les jambes, des lignes plus ou moins ovales ou rectangulaires pour montrer les corps et les têtes. Sur ces dernières soit une casquette, soit des cheveux qui sont bien dressés en forme de croix. Sur le corps, le sexe masculin. Ces personnages, sans être tout à fait pareils, se répètent. C'est la répétition du même, le geste narcissique de la répétition. Celle qui, selon la psychanalyse, est le secret du jeu enfantin d'autrefois. Et l'artiste fait, dans ce cas, « comme l'enfant qui joue ». ¹ Il répète ce que fait l'enfant par ses jeux.

Toutefois s'il est vrai que le travail de JSH peut rappeler la production enfantine, c'est aussi autre chose. La pratique artistique opère une distance. Elle transforme et métamorphose dans le champ de la création la scène primitive. En répétant le jeu de l'autre, l'artiste lui substitue l'art, le travail artistique. Répétition qui dans la différence s'adonne elle-même à un jeu. Celui de l'activité esthétique et, à sa manière, à l'enfance de l'art. ² C'est pourquoi le travail de JSH est loin d'être une imitation de la production



Jean-Sébastien Huot, *Je ne pense à rien : Respirer, chasser...*, 1992. Huile et collage sur bois et crayon-feutre au mur ; 122 x 250 cm.

enfantine. Il en est plutôt sa substitution, sa construction substitutive, son souvenir. C'est aussi à défaut de plaire et de vouloir plaire, il fascine.

Souvenir donc, mais quel souvenir ? Celui, comme nous le donne à lire ses dessins et tableaux, de la solitude et de la blessure. Dans ceux-ci, en effet, tous ses personnages sont seuls et complètement isolés dans un espace presque vide. Sur leur corps est inscrite une cicatrice. Trace visible d'une ancienne blessure. Vision de la douleur. Chez certains de ces personnages, le mot *âme* se lit à la place des lèvres. L'âme devient alors un mot à la bouche d'un personnage. Un mot qui va et vient comme le souffle. Toutefois le mot *âme* semble, parce que figé, signaler également une certaine détresse. Celle du mot solitaire. Et lorsque ces personnages n'ont pas à la bouche un mot, celle-ci se présente cousue. Qui a dit un jour que l'inconscient parle à cœur ouvert et bouche cousue ? L'art, pourrait-on dire, se veut ici, sans le vouloir, thérapie. L'art pense, en l'inscrivant, la blessure. Mais est-ce vraiment de cela qu'il s'agit ? Peu importe si c'est bien ce qui se tait à travers ce qui nous est montré. L'art ici, par sa pudeur, étrangement séduit.

D'autres tableaux, faits à partir de panneaux de bois et de grandeur plus imposante, occupent la plupart des autres murs. Il y a celui intitulé *Je cherche à atteindre l'étoile la plus haute*, mais aussi cet autre qui a pour titre *Je ne pense à rien. Respirer, chasser...* Le premier propose un personnage androïde sur fond bleu, ayant pour seul décor une lune, un cœur et des étoiles. Sur sa poitrine est écrit en grosses lettres le mot *ÂME*. L'autre est un diptyque séparé par un dessin fait à même le mur de la galerie. Une partie du diptyque montre un chien soulevé de terre et s'élevant vers le ciel. L'autre panneau présente une maison et une lune. Comme dans les rêves, le principe de réalité et la logique qui lui est inhérente se sont évanouis. Ce tableau, avec le chien qui respire le ciel, n'est pas loin de rappeler la peinture de Chagall, ce peintre-poète qui se

voyait lui-même si léger.

En plus des personnages, la lune et la maison reviennent souvent dans l'espace graphique de JSH. Elles forment, avec quelques autres images, des figures archétypales. Comment faire autrement puisque cette écriture picturale semble opérer une archéologie de l'âme, une transposition de l'enfance de l'âme en ses figures primordiales ? Et si notre lecture du travail de JSH n'est pas trop injuste, c'est dans ce supplément graphique, dans cette activité picturale, que se dessine et se donne à voir plus librement l'énigme de l'âme, son enfance secrète.

ANDRÉ-L. PARÉ

NOTE

1. Cf. S. Freud, La création littéraire et le rêve éveillé, in *Essais de psychanalyse appliquée*, Idées/Gallimard, p 70.
2. Rappelons que Georges Bataille dans *Lascaux et la naissance de l'art associé* justement l'activité esthétique au jeu, et le principe de plaisir qui la soutend avec la transgression des interdits qu'exige ce jeu.